

## Anthropologie et Sociétés



**Suzanne OBOLER : Ethnic Labels, Latino Lives. Identity and the Politics of (Re)Presentation in the United States, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 1995, xxii + 226 p., bibliogr., index.**

Louis-Jacques Dorais

Volume 19, numéro 3, 1995

Pouvoirs de l'ethnicité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015379ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015379ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1995). Compte rendu de [Suzanne OBOLER : Ethnic Labels, Latino Lives. Identity and the Politics of (Re)Presentation in the United States, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 1995, xxii + 226 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 19(3), 228–229.  
<https://doi.org/10.7202/015379ar>

## Référence

WOLTON D.

1993 *La dernière Utopie, naissance de l'Europe démocratique*. Paris : Flammarion.

Suzanne OBOLER : *Ethnic Labels, Latino Lives. Identity and the Politics of (Re)Presentation in the United States*, Minneapolis et Londres, University of Minnesota Press, 1995, xxii + 226 p., bibliogr., index.

Suzanne Oboler est une spécialiste américaine — née au Pérou — des études latino-américaines. Elle connaît donc bien le sujet dont elle traite, l'identité *latino* et l'identité *latina* aux États-Unis. Tout au long de son ouvrage, elle cherche à montrer comment une population composite, dont le seul trait commun était l'usage de la langue espagnole, a été racialisée et définie en tant que groupe ethnique homogène à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ces gens étaient soit des hispanophones du Sud-Ouest, dont les ancêtres avaient peuplé la Californie, l'Arizona et le Nouveau-Mexique bien avant l'annexion de ces territoires aux États-Unis, soit des Portoricains devenus américains en 1898, lors de la guerre contre l'Espagne. S'y ajoutèrent par la suite des immigrants venus de Cuba, d'Amérique centrale, du Mexique ou d'Amérique du Sud.

Tous ces groupes, dont chacun se considérait comme appartenant avant tout à une nationalité donnée (*chicana*, porto-ricaine, cubaine, mexicaine, colombienne, etc.) se virent progressivement attribuer, d'abord par les autorités américaines, ensuite par les médias et l'opinion publique majoritaire, l'appellation collective d'hispaniques. Dans une société fondée avant tout sur les distinctions entre races, cette appellation prit rapidement une connotation raciale, le terme « hispanique » devenant synonyme, selon Oboler, de « Autre non blanc ». Les hispanophones ne pouvaient être considérés par l'idéologie dominante comme de vrais Américains, puisque ces derniers se définissaient implicitement comme des Blancs d'origine (nord-)européenne et de langue maternelle généralement anglaise. Par contre, on ne pouvait pas non plus les considérer comme des Noirs (une décision d'un tribunal californien entérine ce fait dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle), puisque ceux-ci, le plus souvent nés d'ancêtres installés aux États-Unis dès l'époque coloniale, étaient de toute évidence des Américains malgré leur couleur. D'où la nécessité de créer une catégorie spéciale, qui subsiste encore aujourd'hui à une époque où, selon l'auteure, l'égalité semble consister en la possibilité pour chaque groupe « racial » de préserver ses particularismes réels ou imaginés.

L'identité hispanique, imposée à ses porteurs, est donc stigmatisante, à la fois dans ses intentions explicites (elle vise à séparer un groupe de citoyens et d'immigrants du reste de la population) et dans ses effets (elle a pris une connotation négative de malpropreté, délinquance, chômage et pauvreté). Qui plus est, elle ne signifie le plus souvent rien pour ceux à qui on l'applique, puisqu'ils continuent à se définir avant tout par rapport à leur nationalité d'origine — ou à celle de leurs parents, quand ils sont nés aux États-Unis.

L'analyse d'Oboler, et c'est là un de ses mérites, n'est pas socialement univoque. L'auteure montre en effet que l'appartenance de classe a une influence sur l'autoreprésentation identitaire. Les « hispaniques » de classe moyenne, surtout s'ils sont nés à l'étranger, montrent moins de réticence à s'attribuer cet ethnonyme que ceux de la classe ouvrière. Les

premiers en effet tendent à insister, dans leurs récits de vie comme dans leurs conversations quotidiennes, sur le succès — parfois tout relatif — de leur insertion au sein de la société américaine, alors que pour les seconds, l'expérience hispanique telle qu'ils la vivent aux États-Unis en est souvent une de discrimination et de racisme.

Oboler tire ses données de deux sources principales : une étude historique de l'organisation sociale et politique des hispanophones immigrés ou nés aux États-Unis, et des entrevues qu'elle a effectuées avec vingt-et-un Latinos et Latinas inscrits à des cours d'anglais langue seconde dans une institution new-yorkaise. Son ouvrage est donc solidement fondé, et il constitue tout à la fois une description de l'histoire sociale des hispanophones aux États-Unis, une ethnographie de leurs pratiques identitaires et une étude des processus d'appellation et de représentation ethniques.

Pour la lectrice ou le lecteur rompu aux subtilités de l'analyse de classe, ainsi qu'à celle des contenus idéologiques, la position principale de l'auteure, qui vise à démontrer grâce à son ouvrage que les termes « hispanique », « ethnique », « marginal », etc., sont inexacts et idéologiquement chargés, ne semblera pas vraiment nouvelle. Elle demeure cependant toujours intéressante et d'actualité. Oboler illustre de façon exemplaire le rôle politique et idéologique des représentations ethniques, et le fait que certaines appellations imposées ne correspondent pas du tout à l'identité réelle de celles et ceux à qui on les applique.

*Louis-Jacques Dorais*  
Département d'anthropologie  
Université Laval

---

Thomas Hylland ERIKSEN : *Ethnicity and Nationalism. Anthropological Perspectives*, Londres, Pluto Press, 1993, 180 p., bibliogr., index.

Nous avons ici droit à un bon manuel sur l'ethnicité et le nationalisme du point de vue de l'anthropologie sociale. Si l'auteur, qui est allé à l'école de Barth, ne propose pas véritablement de nouvelles interprétations, il tente de faire clairement le point sur les diverses perspectives anthropologiques, en exposant quelques vues d'actualité sur la question ethnique et nationale. C'est dire que son ouvrage s'appuie essentiellement sur les considérations d'ethnologues contemporains (Anderson, Ardener, Barth, A. Cohen, Comaroff et Comaroff, Eidheim, Epstein, Gellner, Hannerz), mais aussi sur celles d'historiens (Hobsbawm, A.D. Smith) et de sociologues (Giddens, Banton). S'appuyant sur de nombreux exemples, mais notamment sur le cas de l'Île Maurice, Eriksen établit une distinction entre nationalisme et ethnicité, traversée par la notion de classe. Une mise en garde préalable : « Since our concepts, for example ethnicity and nationalism, are our own inventions, we must not assume that the actors themselves have the same ideas about the ways in which the world is constituted — even if they are using the same words as ourselves ! » (p. 16).

La prudence est de mise tout au long du livre. Ainsi : « To the question of "how many ethnic groups exist in Mauritius?", therefore, we must reply that this depends on the situation » (p. 26). En effet, à Maurice comme ailleurs, « individuals have many statuses and many possible identities, and it is an empirical question when and how ethnic identities become the most relevant » (p. 31). L'identité est avant tout un processus négocié (p. 30).